

25 JOURS EN IMMERSION DANS LA PRISON DES BAUMETTES



UNITÉ DE PRODUCTION PRÉSENTE

DES HOMMES

UN FILM DE
ALICE ODIOT ET
JEAN-ROBERT VIALLET

UN FILM DE ALICE ODIOT ET JEAN-ROBERT VIALLET - PRODUIT PAR BRUNO NARON - PRODUCTRICE ASSOCIÉE CAROLINE NATAF - MONTAGE CATHERINE CATELLA - MUSIQUE ORIGINALE MAREK HUNHAP - SON FRÉDÉRIC SALLES
PHOTOGRAPHIE JEAN-ROBERT VIALLET - POST-PRODUCTION ASTRID LECARDONNEL - UNE PRODUCTION UNITÉ DE PRODUCTION - AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE - AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR - EN ASSOCIATION AVEC SOFTVOCINE 5 - DISTRIBUTION REZO FILMS

UNITÉ DE PRODUCTION



25 JOURS EN IMMERSION DANS LA PRISON DES **BAUMETTES**



UNITÉ DE PRODUCTION PRÉSENTE

DES HOMMES

UN FILM DE
**ALICE ODIOT ET
JEAN-ROBERT VIALLET**

SORTIE LE 19 FÉVRIER

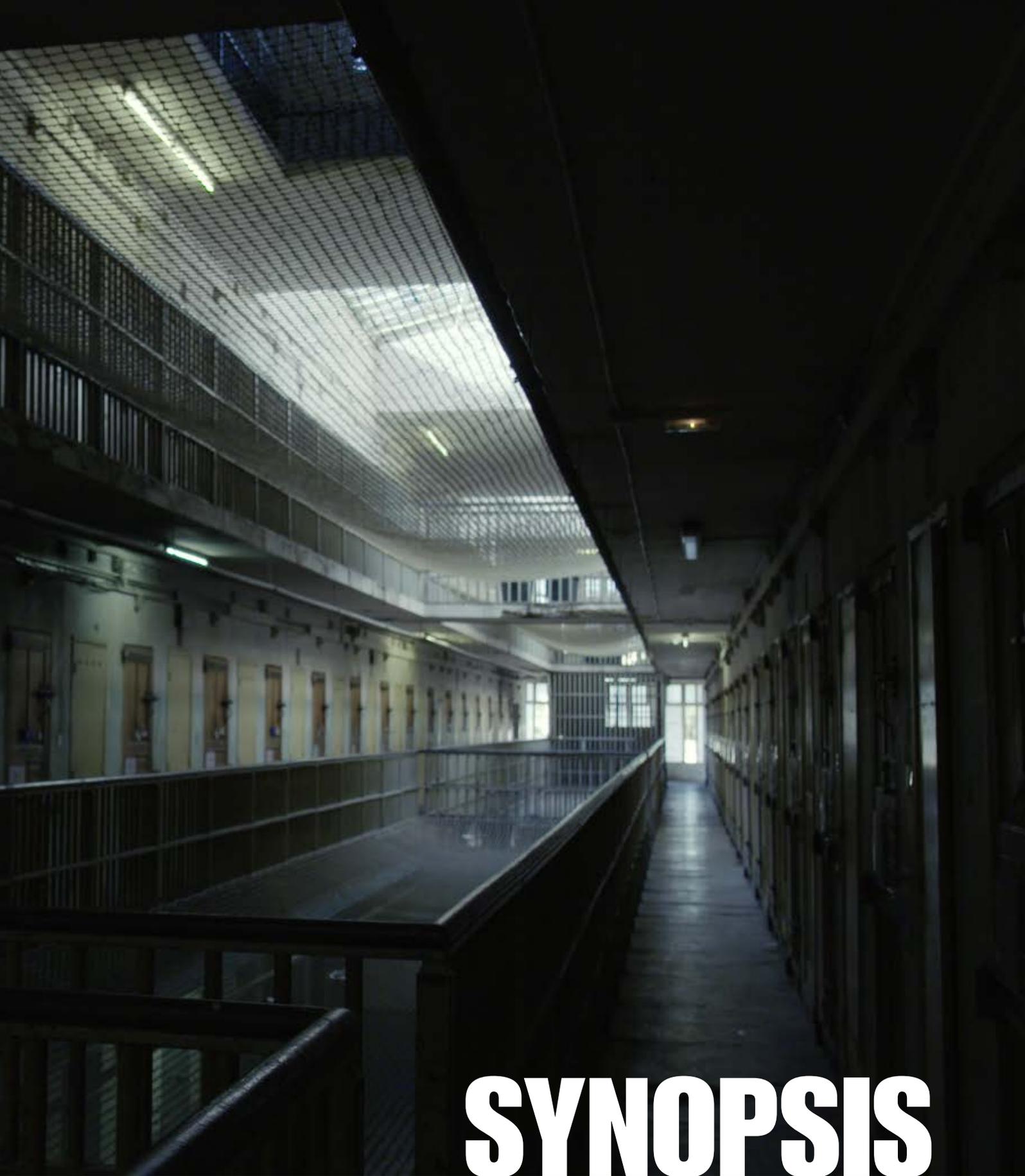
FRANCE - 2019 - COULEUR - FORMATS 1.85 / 5.1 - DURÉE : 1H22

**DISTRIBUTION
REZO FILMS**

11, rue des Petites Écuries
75010 Paris
Tél. : 01 42 46 96 10

**PRESSE
RACHEL BOUILLON**

6, rue de la Victoire - 75009 Paris
rachel@rb-presse.fr
Tél. : 06 74 14 11 84



SYNOPSIS

25 jours en immersion dans la prison des Baumettes. 30 000 mètres carrés et 2 000 détenus dont la moitié n'a pas 30 ans. Une prison qui raconte les destins brisés, les espoirs, la violence, la justice et les injustices de la vie. C'est une histoire avec ses cris et ses silences, un concentré d'humanité, leurs yeux dans les nôtres.



QUELQUES DATES

2012 : le contrôleur général des lieux de privation de liberté qualifie les conditions de détention de la prison des Baumettes à Marseille « d'inhumaines »

2013 : première demande de tournage

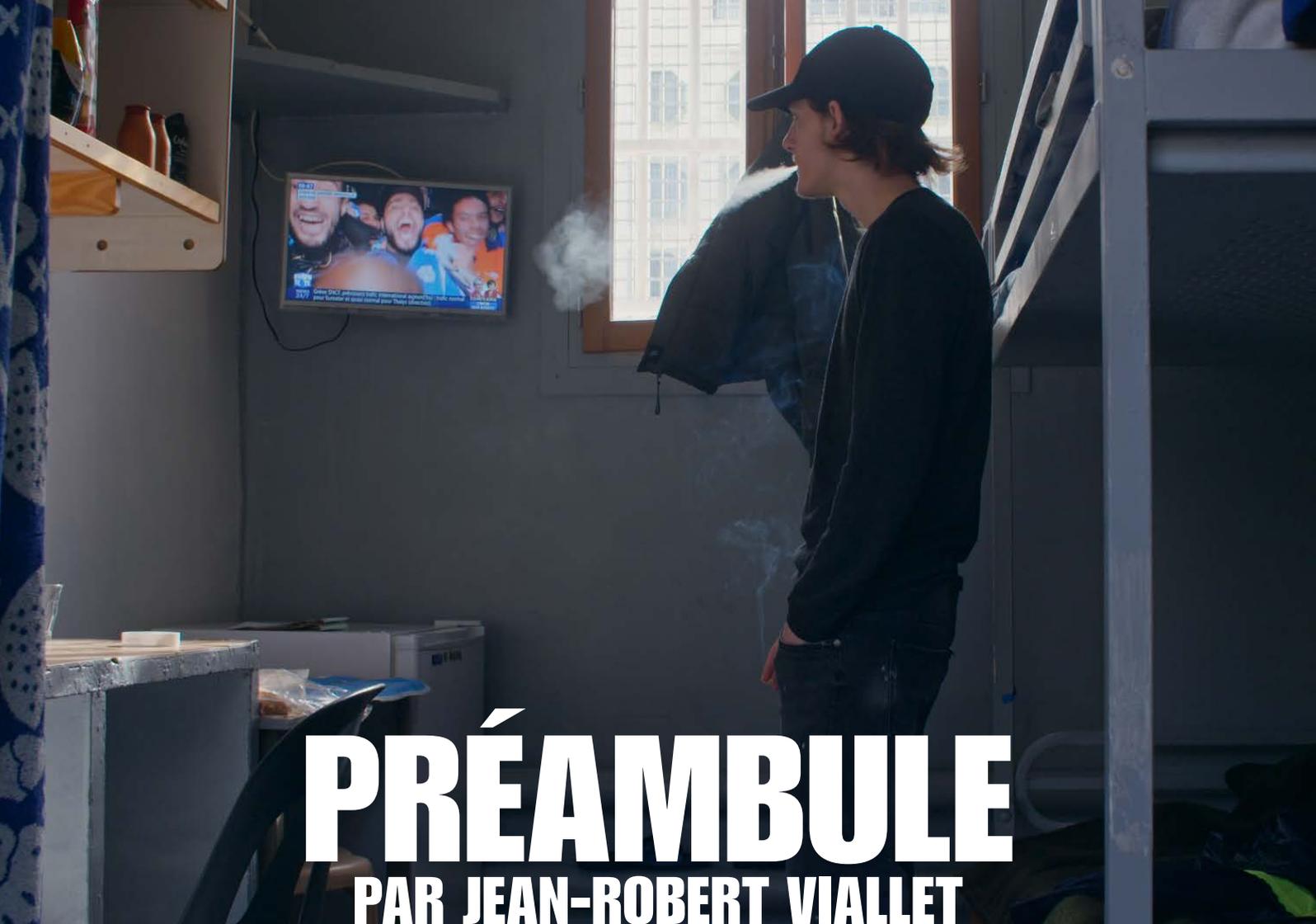
2015 : première fois à la prison des Baumettes

Alice et Jean-Robert entrent pour 3 semaines à la prison, sans caméra ni micros

2016 : premier tournage

2018 : le tournage va se prolonger jusqu'en 2018

2018 : fermeture de la prison des Baumettes en juin



PRÉAMBULE

PAR JEAN-ROBERT VIALLET

Il ne se passe rien.

Des journées entières comme des culs de sac. Des journées entières d'attente. Des journées d'ennui. C'est ça, être en prison. Des murs que l'on se prend en pleine gueule chaque matin quand on y est. Des murs comme des heurtoirs à pensées. Des murs contre lesquels on pose le front, la tête entre les mains, en se disant que ça va être long. Parce qu'on a déconné.

Mais voilà, on y est, en prison.

On y est parce que l'on n'a pas su respecter les règles. On y est parce que la misère nous y a conduits ou parce qu'on a cru être au-dessus des lois. On y est parce qu'on avait faim. Parce que chez nous il n'y avait rien. On y est pour des barrettes de shit, pour un braquage, pour des bagnoles qu'on a volées, pour une pension alimentaire non payée. On y est parce qu'on est un minable, parce qu'on a violemment frappé sa mère, ou sa femme. On y est pour une tentative d'évasion fiscale, parce qu'on a conduit bourré et sans permis.

On y est parce ce qu'on est cette personne-là.

Il n'y a maintenant plus rien d'autre à faire qu'attendre.

Allez, entrez vous aussi. Vous comprendrez l'abomination de l'enfermement, les vies volées, les vies violées, les vies ratées. Entrez et vous verrez nos visages, ceux aux yeux exorbités, ceux aux regards vides, les corps figés contre les murs, muets, qui crient qu'il faut sortir. Vite.

C'est comment les Baumettes ? Des murs lépreux bâtis dans les années 30. Des grilles, des barreaux, des canalisations qui suintent, des sols en bétons, des couloirs immenses, de la saleté partout. Des rats et des odeurs d'urine. Et si on élargit le champ, qu'est-ce qu'on voit ? Un geste architectural superbe. Trois bâtiments parallèles reliés par un immense couloir. Des coursives sans fin, des balcons, des portes en bois à intervalles réguliers. Une absolue symétrie. L'effrayante beauté fasciste d'un bâtiment entièrement dédié au contrôle.

Tout au fond, dans les entrailles de ce bâtiment, dans les caves immenses, là où il n'y a plus de lumière, là où courent au plafond les tuyauteries, qu'est-ce qu'on voit ? Le long, l'interminable couloir de la mort. Celui qu'a parcouru le dernier condamné à mort de France. Les murs n'ont plus d'âge, comme si depuis 40 ans, personne n'avait souhaité repasser ici un coup de peinture pour recouvrir d'un linceul ce cauchemar.

Certes, la peine de mort a été abolie, mais quatre décennies plus tard, cette prison est toujours là, avec ses histoires sombres et, en contraste, cette insolente lumière du jour qui descend de l'azur des verrières. Une provocation.

On y est, en prison. On met ses deux mains sur les oreilles pour étouffer les voix qui surgissent des fissures, des interstices. Les murs suintent quelque chose de terrifiant et de mystique. Les fantômes sont partout, ils glissent en silence dans les couloirs, ils attendent derrière les portes, ils vous regardent, invisibles.

Si on pouvait le voir, il y aurait là tout un peuple de truands, de criminels, de pourris et de bandits d'honneur. On verrait des hommes en pleurs, des fous à lier, des brutaux et des fragiles, des solitaires prostrés. Des corps à la tête tranchée. Sachez-le, la prison, ça vous écorche un peu plus, ça ne vous répare pas.

On y est, en prison. On met encore ses mains sur les oreilles pour étouffer les bruits d'aujourd'hui, eux-aussi entêtants : lourdes portes à barreaux qui claquent, serrures, trousseaux de clefs aux ceinturons des surveillants, hurlements incessants, haut-parleurs saturés du commandement.

Que reste-t-il de soi lorsque l'on est privé de liberté ? Des souvenirs ? Des impressions ? La possibilité de s'échapper, de s'évader mentalement ? Même pas sûr. Il reste le rituel. Dormir. Se lever. Se laver. Se faire un café. Regarder la télé. Manger. Fumer une cigarette ou un joint. Faire des pompes. Dormir encore.

En prison on fait l'expérience du trou noir. Quelque chose qui mélange le fini et l'infini, un truc magique, un truc d'astrophysicien. Ici, le fini, ce sont tous ces petits gestes du quotidien auxquels on s'accroche pour tenir. C'est ce sur quoi on peut s'appuyer. L'infini, c'est le dehors, le futur, le destin, ce que l'on va faire de sa vie. L'infini, ça fait peur. L'infini est sans réponse : un ruban de Moebius qui, pour l'heure, nous a conduits là, en prison.

L'enfermement, c'est une expansion de la solitude, une inconfortable confrontation avec ses propres monstres. Des journées entières qui devraient donner à réfléchir... Mais réfléchir à quoi ? L'enfermement ? La faute ? La punition ? La résilience ? Réfléchir à l'homme que l'on était dehors ? Cet homme qu'on a perdu ? Réfléchir au parcours, aux accidents de l'histoire qui nous ont conduits là ?

**« LA PRISON,
ÇA VOUS ÉCORCHE
UN PEU PLUS,
ÇA NE VOUS
RÉPARE PAS. »**

Non. C'est trop dur de réfléchir quand on est aux aguets. En prison il faut lutter pour passer le temps. Il faut ruser pour ne pas se faire saigner comme un bouc, dans les douches ou dans la cour de promenade. Parce que la prison fait de vous une bête. Et en prison vous êtes un prédateur ou un animal traqué. Et nos regards le disent. Les regards de soumission, les regards de domination. Entendez ceci : dedans on perd notre regard du dehors. Ce qu'il reste de nos regards ? Des yeux sans masque, sans maquillage, sans statut social. Des yeux à vif, privés du déguisement de la fierté.

Qu'est-ce qu'on fait en prison ? On vit entre hommes à deux ou trois, dans des cellules de 9m2. On fume, on joue au rami, on passe le temps. On reste enfermé 22h30 sur 24, au risque de finir aliénés. De temps en temps, on se rêve en Tony Montana, le nez plein de coke, avec sa grande gueule et son charisme. Mais ça ne dure pas, la vie n'est pas une fiction et le charisme, ça ne vient pas comme ça. Alors on s'emmerde, on devient pharma-dépendant. Méthadone, somnifères, et anxiolytiques nous sont distribués en cellule. Le shit, on le fait rentrer de l'extérieur par les parloirs, dans nos semelles ou dans nos culs.

Et puis, que fait-on d'autre ? On se regarde entre hommes. On se muscle : biceps, dorsaux, abdominaux, trapèzes. On s'assèche. Plusieurs heures de musculation chaque jour. Dans la cour de promenade, on tourne, torse nu. Montrer ses bras, ses pectoraux et sa silhouette protéinée. Et être à l'affût. Qui cache un couteau ? Qui dissimule entre sa lèvre inférieure et sa gencive une lame de rasoir qu'il sortira un jour pour vous balafrer la gueule ?

D'autres fois on s'apaise, on joue les dociles, les gentils. On tutoie les surveillants qui, eux, en ont pris pour 30 ans. Des bleus « scotchés » là, faute de mieux. Ils ont l'uniforme, l'autorité qui va avec et un salaire de merde. On vit à côté de ceux-là tous les jours. Ils ne sont pas nés dans les bonnes familles, dans les bons quartiers, pas plus que nous. Qui veut être gardien de prison par vocation ? Qui veut trois fois par jour ouvrir les portes de ces cellules, qui sentent le mâle et la sueur, pour distribuer des barquettes Sodexo à vomir ?

**« PARFOIS ON SE DIT
QU'ON VOUDRAIT BIEN
TOUT REPRENDRE À ZÉRO.
MAIS EN FAIT, LE ZÉRO,
ON NE L'A JAMAIS
VRAIMENT QUITTÉ. »**

On les surnomme « les porte-clefs ». Les porte-clefs, pour la plupart, ce sont des gens normaux. Et puis, forcément, il y a quelques aigris, quelques méchants qui, dans cet espace confiné, ont véritablement trouvé un défouloir. Ceux-là vous regardent avec leurs douleurs aux commissures des lèvres et vous crachent à la gueule leur mépris proto-facho-Marine-le-Pen-et-compagnie. Parce qu'il y a beaucoup d'Arabes aux Baumettes ? Pas que. Mais beaucoup oui. Et pourquoi y-a-t-il beaucoup d'Arabes aux Baumettes ? Parce qu'il y a beaucoup d'Arabes pauvres à Marseille. Comme il y a des Roumains pauvres, comme il y a aussi des Français pauvres.

Les surveillants, il y en a qui vous connaissent, vous reconnaissent. Normal, ça fait deux, trois, cinq, sept fois que vous retombez en prison. Sourire aux lèvres, ils vous disent : « Alors t'es revenu nous voir, on t'a manqué ? Tu vois, nous, on est là, posés. On n'a pas bougé ». Et nous, on est entré, sorti, entré, sorti, entré de nouveau. Mais est-ce qu'on a bougé dans nos vies ? Non. La même histoire se répète à l'infini. Et notre univers se

contracte, se rétracte chaque année un peu plus. Parfois on se dit qu'on voudrait bien tout reprendre à zéro. Mais en fait, le zéro, on ne l'a jamais vraiment quitté.

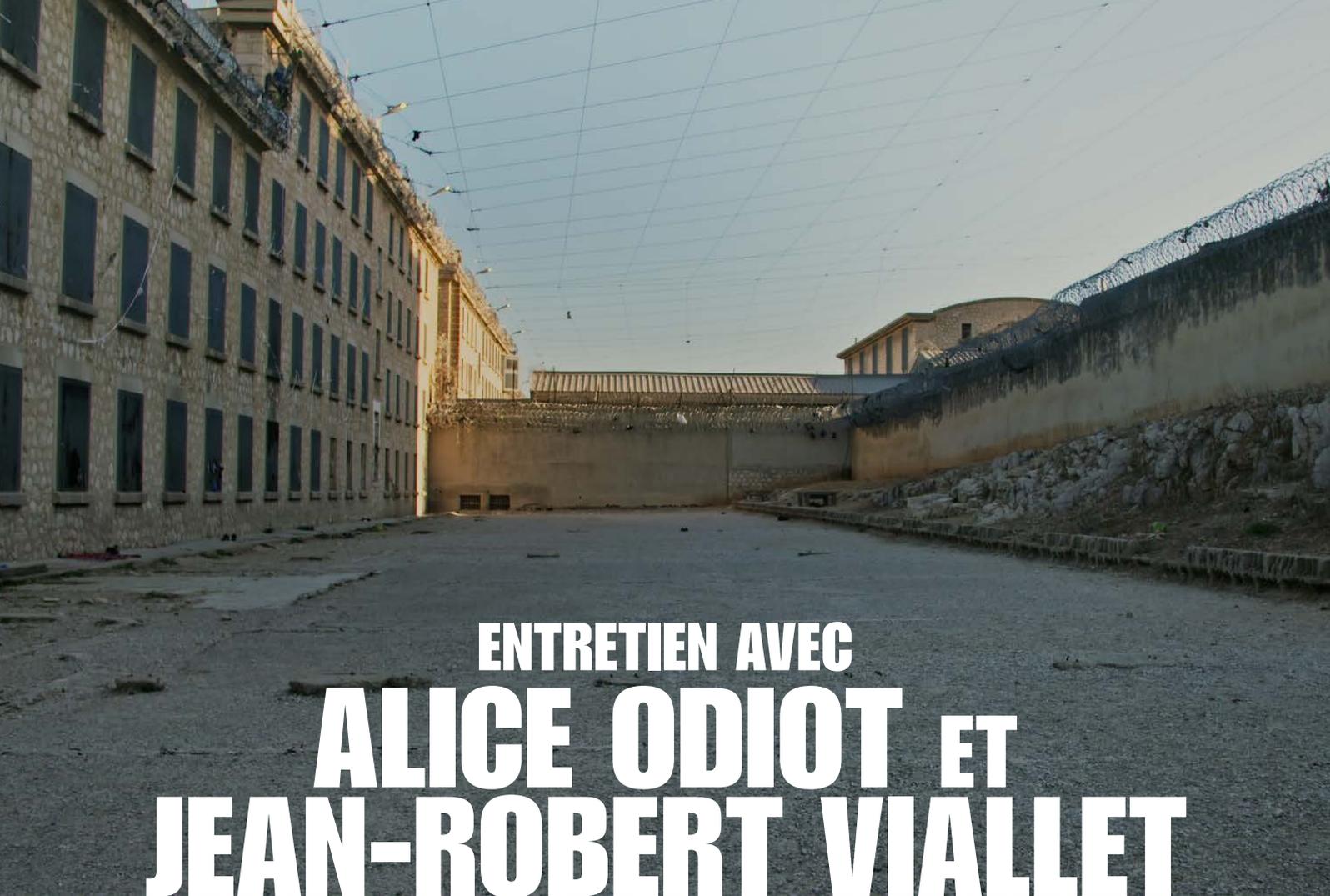
La prison, celle-ci, celle que vous allez rencontrer, elle ne se commente pas, elle ne s'analyse pas. Vous aimeriez voir se dessiner une sociologie des Baumettes ? À quoi bon ? Pour accéder à une vérité, c'est une cosmogonie qu'il vous faudrait élaborer. Alors mieux vaut laisser tomber.

Allez, venez. Laissez-vous glisser dans ce monde à part. Entrez. Ne questionnez pas la morale, le bien, ou le mal. Vous n'êtes pas nos juges. La prison que vous allez rencontrer, on l'habite. Nous y sommes une multitude. Ne cherchez pas de vérité. Cette prison, elle s'écoute et se regarde. C'est une scène. Un théâtre. Chacun, y joue son rôle, comme il l'entend. Comme il le peut.

Allez, venez. Ne cherchez rien à comprendre. Ne nous cherchez pas d'excuses. Nous n'invitons ni votre mépris, ni votre compassion. Restez un peu et vous verrez. Vous en sortirez plus confus qu'en entrant.

Oui cette prison pue l'humanité.





ENTRETIEN AVEC ALICE ODIOT ET JEAN-ROBERT VIALLET

Vous êtes journalistes, marseillais, on imagine que l'idée du film a germé dans votre travail de terrain ?

Alice Odiot - Il est certain que la prison des Baumettes est un lieu emblématique de Marseille, au même titre que le stade de foot ou la plage du Prophète. Ce lieu fait partie de la vie locale, beaucoup de jeunes Marseillais y sont incarcérés. Avec Jean-Robert, on avait fait le portrait de deux femmes qui étaient passées par les Baumettes et on a eu envie d'y entrer nous aussi. La première approche remonte à 2013 et dans un premier temps, on a été autorisés à observer les enquêtes sociales rapides menées dans les geôles du TGI de Marseille. Juste après la garde à vue, juste avant la comparution immédiate, il s'agit de vérifier la situation sociale du prévenu. Ils racontent leur vie en 20 minutes. Un concentré de misère, et d'abandon. Ils seront très nombreux à partir au bâtiment A des Baumettes, réservé aux prévenus. Ils attendront pendant des mois leur jugement définitif. Quand j'observais ces gens dans les geôles du TGI de Marseille, je m'interrogeais sur ce qu'ils allaient vivre après. On avait conscience que ce n'était là que le début de leur parcours.

Pour avoir les autorisations de filmer à l'intérieur d'une prison sur une certaine durée, comment ça se passe ?

AO - Il nous a fallu obtenir le soutien de tous, la Justice, l'administration pénitentiaire, le TGI de Marseille... celui de l'ancienne directrice des Baumettes, Christelle Rotach a été décisif : elle a eu envie de nous ouvrir les portes, de nous montrer son quotidien, les 8000 entrées et sorties par an, elle avait envie de montrer aux juges ce dans quoi ils enfermaient les hommes et ce qu'elle avait à gérer après la sentence.

JRV - La pénitencière se montre peu, mais un peu quand même. Il y a des sujets de JT, des articles dans la presse écrite, mais dans 98% des cas, c'est très formaté parce que les temps des journalistes dans la prison sont très courts et très ciblés. Notre projet de filmer en immersion a désarçonné l'administration pénitencière et judiciaire : 25 jours en prison, ce n'est pas grand-chose pour un film, mais pour eux, c'était énorme. Ils nous disaient « on ne comprend pas ce que vous voulez », et on répondait « c'est normal, parce qu'on ne veut rien de spécial. On ne veut pas de dealer des quartiers nord, on ne veut pas de casting préconçu, on veut entrer dans cette prison et y faire entrer le spectateur avec nous par les images, c'est tout ». Ce manque de demande précise, ciblée, les perturbait.

**« CETTE IMMERSION
POUVAIT NOUS
BOULEVERSER ET
NOUS TRANSPORTER
VERS AUTRE CHOSE
QUE LE SIMPLE FILM
DE PRISON. »**

Le titre de votre film, *DES HOMMES*, fait penser à celui de Primo Levi, *SI C'EST UN HOMME*. Sans vouloir comparer une prison et un camp d'extermination, votre film a en commun avec le livre de Levi de scruter l'humanité dans un lieu comportant des aspects inhumains. Y avez-vous pensé ?

Jean-Robert Viallet - Honnêtement, non. Au départ, on comptait faire un film sur la prison. Puis au contact du lieu, on s'est aperçus qu'on ne faisait plus seulement un film sur la prison, mais sur ce qui reste d'humanité dans un endroit dont l'un des objectifs est de priver les détenus d'une part de leur humanité. À la fin du premier visionnage de travail, en salle de montage, notre producteur Bruno Nahon nous dit, « ce film, il ne faut pas l'appeler *LA PRISON*, ni rien de ce genre, mais *DES HOMMES* ». Ce titre s'est imposé comme une évidence.

En visionnant des films de Frederick Wiseman ou de Nicolas Philibert, ils auraient compris. Vous inscrivez-vous dans leur lignée ?

JRV - C'était le même type d'idée. Se mettre dans des conditions d'immersion au point où cette immersion pouvait nous bouleverser et nous transporter vers autre chose que le simple film de prison. Avant de nous donner les autorisations, on nous a laissés observer la prison en immersion pendant un mois, sans caméra. L'administration voulait nous tester, voir comment on circulait là-dedans, comment réagissaient les détenus... Ils ont vu qu'on savait s'intégrer dans un milieu particulier. Ensuite, à notre grand étonnement, il faut reconnaître qu'on a pu tourner avec une immense liberté.

AO - Je crois que tout le monde avait envie de se montrer. De faire savoir à quel point c'est paradoxal de punir à l'intérieur de ces murs. Le personnel pour montrer dans quelles conditions ils bossent, les détenus pour montrer dans quelles conditions ils vivent.

Vous êtes-vous d'emblée posé des questions de cinéma comme : où placer la caméra ? Quelle distance avec les détenus ? La présence d'une équipe de cinéma change-t-elle le comportement des personnes filmées ? etc. Questions d'autant plus complexes dans le cadre d'une prison, de ses espaces contraints, de ses règlements internes ?

JRV - Ce sont les premières questions que nous nous sommes posées. Qu'est-ce qui va faire cinéma ? Nous voulions nous départir de nos habitudes journalistiques. Donc,

comment filmer cette prison ? On a réfléchi à cela bien avant le début du tournage, sans d'ailleurs trouver toutes les réponses. Nous nous sommes dit qu'il ne fallait faire aucun-casting, aucune préparation avec les personnages afin que les scènes soient les plus intenses et naturelles possible. Nous nous sommes dit que le film devrait se construire sans commentaire off. Et puis, comment utiliser la caméra ? Nous nous sommes donné deux principes de base : pas d'axe-regard, ni du point de vue du détenu ni de celui de l'institution, et grande sobriété dans la manière de tourner. C'est-à-dire plutôt des plans fixes, une caméra posée, pour essayer de filmer les individus (détenus ou personnel pénitentiaire) avec toute leur dignité. Comme on filme des acteurs. Surtout, ne jamais glisser vers le sensationnalisme.

**« ILS NOUS ONT
ACCEPTÉS DANS
CETTE INTIMITÉ
TRÈS PARTICULIÈRE,
OÙ ON VIT SOUS
SURVEILLANCE. »**

AO - Avec Jean-Robert, on est habitué à tourner dans des endroits où filmer n'est pas aisé, où on n'est pas toujours les bienvenus. Là, c'était particulier, les personnes filmées étaient contraintes dans leurs lieux. J'avais peur d'être un œil de surveillance supplémentaire. Comment on se rajoute aux œilletons, aux caméras de surveillance ? Finalement, les détenus ont été heureux de notre présence. Heureux de pouvoir se montrer, se mettre en scène... C'est particulier de rentrer filmer dans une cellule parce que ce n'est pas simplement une chambre, mais un endroit où l'on vit 22 heures sur 24, où l'on cuisine, où l'on fait ses besoins, où l'on vit à deux, trois... Comment rester un

homme dans ces conditions-là ? Il était hors de question qu'on filme tout et on a filmé ce qu'ils avaient envie de montrer, sans que rien ne soit préparé de notre part. La seule chose qui importait, c'était qu'ils sachent qui on était, pour imaginer quelle relation on allait avoir. L'intérieur d'une cellule est une expérience immersive totale : plus de téléphone portable, plus de contact avec l'extérieur. On nous enferme avec eux et c'est tout. Ils nous ont acceptés dans cette intimité très particulière, où on vit sous surveillance.

JRV - La caméra a des effets sur le réel, évidemment. Tous types d'inter-relations humaines agissent sur le réel. C'est quoi le réel ? Nous-mêmes, quand nous discutons là, ne sommes-nous pas un peu dans un rôle ? Le réel est fort mais chaque fois qu'on peut y mettre un peu de théâtre, de jeu, de fiction, de langage, il devient encore plus fort. Nous faisons tous cela. Nous n'avons pas convoqué la parole des personnages par le biais d'interviews. Le plus dur en prison, ce ne sont pas les murs lépreux, la saleté. C'est l'emmerdement et la solitude. Avec notre caméra, on se tait, on recrée de la solitude, et cela va faire advenir soit du silence complet, de la solitude justement, soit de la parole entre détenus, soit de la parole vers nous, parce que le détenu souhaite rompre le silence. C'est ça qui finalement progressivement fait cinéma.

AO - Ils avaient sans doute des petits scénarios en tête sur comment ils allaient se présenter devant notre caméra.

JRV - Ces gens-là ne sont regardés par personne, ils n'intéressent personne et c'est aussi une des souffrances de la prison. Au début, nous étions surpris qu'ils soient autant emballés à l'idée d'être filmés. C'était pour eux une façon de se dire « faut que j'assume, que j'ai la classe ».

Étiez-vous surveillés ou accompagnés par le personnel pénitentiaire, soit par rapport à des règles ou interdits, ou plus simplement pour votre protection vis-à-vis de certains détenus potentiellement dangereux ?

JRV - Il y a des secteurs où nous ne sommes pas allés. Nous n'avons pas filmé le quartier disciplinaire où les mecs sont fous de rage dans leur cellule pendant une semaine. Par choix, nous ne sommes pas allés filmer non plus dans le quartier des délinquants sexuels qui sont parqués à l'écart pour ne pas se faire massacrer par les autres détenus. On a concentré nos efforts sur le bâtiment central, le plus gros, qui concerne le tout-venant, les prisonniers pour des délits « classiques ». L'idée du film n'était pas de tout montrer et tout dire.

Vous dites que l'insalubrité n'est pas le plus dur, et pourtant, un des aspects frappants du film concerne les lieux, leur vétusté, leur promiscuité, conditions indignes dans un pays supposé être riche et démocratique.

AO - On a beau avoir lu tous les rapports ou articles, avoir vu des photos, ce qui se passe derrière les murs est inimaginable. Je pense que le personnel et les détenus nous ont ouvert leurs portes pour que l'on soit confrontés à ce réel totalement absurde, abject. Certes, on y entend la tchatche marseillaise, on rit, il y a de la camaraderie, mais c'est



aussi un endroit où on peut mourir pour 20€. La légalité n'y est absolument pas respectée : on se drogue, on trafique des stupeurs, on y risque beaucoup et on en sort changé à jamais. À la sortie, la plupart sont encore plus seuls, encore plus fous, encore plus délinquants. La prison est une fabrique de violence.

Une scène montre que les couteaux circulent facilement, qu'il est aisé d'en fabriquer. L'administration, les pouvoirs publics sont-ils juste débordés, impuissants face à cela, ou pensez-vous qu'ils laissent pourrir les choses par calcul politique cynique ?

AO - J'ai eu l'impression de filmer des indésirables. C'est une classe sociale particulière, pas forcément exclue ou dominée, mais indésirable. Et on l'a parquée là, dans un angle mort. La prison a absorbé ceux dont on ne veut plus. La France est un des pays européens qui consacre la plus petite part de son PIB à la Justice, cela a forcément des conséquences sur la façon dont sont incarcérées et réintégrées les personnes qui ont affaire à la Justice,

JRV - L'administration n'a tout simplement pas les moyens de protéger les détenus, ce n'est d'ailleurs pas propre aux Baumettes. Je voudrais revenir sur l'insalubrité des Baumettes : pour moi, elle est métaphorique, elle dit quelque chose de plus que les murs qui s'écaillent. Cette insalubrité figure l'arriération du système judiciaire français : un système conservateur, qui refuse de se réformer, qui fonctionne sur le mode ancien de la punition à tout prix et qui s'inscrit dans le marketing politique sécuritaire pratiqué en France depuis vingt ans. Ces discours politiques sont aussi insalubres, aussi minables que les murs lépreux des Baumettes.

**« J'AI EU L'IMPRESSI
ON DE FILMER DES
INDÉSIRABLES. C'EST
UNE CLASSE SOCIALE
PARTICULIÈRE,
PAS FORCÉMENT
EXCLUE OU DOMINÉE,
MAIS INDÉSIRABLE. »**

AO - Ces murs racontent aussi l'inefficacité de cette politique judiciaire punitive. Les gens qu'on a filmés ont en moyenne dix condamnations à leur casier : ils passent leur vie à rentrer et sortir de la prison. Les Baumettes est devenue pour eux une matrice. La politique pénale ne fonctionne pas ! Je pense à l'école qui n'a pas voulu de ces indésirables et qui ne les a pas intégrés. Malgré une oralité aisée, certains de ces jeunes ont des difficultés à écrire. La bibliothèque des Baumettes est inutile quand on ne sait pas lire. À Marseille, 25% de la population vit sous le seuil de pauvreté ! Il n'y a pas de travail. Quand ils vont sortir des Baumettes et retourner dans les cités inaccessibles, des lieux infernaux aussi, ils n'auront pas une seule perspective d'embauche. Les murs

lépreux des Baumettes disent cette impuissance générale. Le refus du politique de les voir, tant que la prison les absorbe.

Un des détenus compare les Baumettes à « la cuisine du diable »...

JRV - Les Baumettes c'est la jarre d'Hésiode, celle qui contient tous les maux du monde. Et cette jarre reste fermée parce que l'on ne veut pas voir ce qu'il y a dedans. On met le couvercle sur les détenus et on les étouffe. En France, on pense la Justice comme ça, on ne se dit pas qu'il vaudrait mieux mettre ces jeunes dans des ateliers d'apprentissage, de réparation automobile, sur des travaux d'intérêt général, pour qu'ils retrouvent une place dans la société, non, ce n'est pas le projet ! Le projet, c'est de les isoler, de les enfermer et d'attendre que ça passe. Sauf que ça ne passe pas.

AO - La prison, c'est la cuisine du diable nous a dit un-détenu. Soit t'es le couteau, soit la fourchette, mais faut surtout pas être au milieu. On a filmé ceux qui sont au milieu, qui sont sous camisole chimique, qui perdent pied avec le réel... Nous n'avons pas gardé la scène d'un homme qui parle à un insecte, qui veut s'entailler le bras avec un bout de miroir. On a filmé quelqu'un qui s'est ensuite suicidé. C'est un monde où il faut être très très solide pour pouvoir rester debout.

JRV - C'est pourtant un monde où surgit tout le temps l'humanité. C'est ça qui est incroyable, qui nous a surpris. Au-delà des discours catastrophés, certains de ces gars sont capables de s'organiser, de créer de l'intelligence, d'inventer un million de petites combines pour survivre. Pour survivre, il faut de l'argent, et quand il n'y a pas de boulot, le seul moyen de faire rentrer de l'argent, c'est le vol, le trafic. Alors ils sortent de prison, ils rentrent, et ainsi de suite, et se met en place un rythme de vie qui finit par constituer leur normalité. Certains retrouvent leur cellule et leurs petites habitudes. Il y en a un qui avait 52 ans dont 21 ans de prison cumulés, il se faisait des petits abat-jours avec des boîtes de tabac à rouler... À chaque retour en prison, il réorganisait son petit espace comme dans un Ibis Budget.

AO - Parfois, les surveillants demandent des nouvelles du père d'un détenu, parce qu'ils ont connu le père, parfois même le grand-père en prison ! Certains des détenus actuels sont de la 3ème génération de pères au chômage. Quelle société est-on en train de construire ?!

JRV - On gardait cependant toujours à l'esprit qu'on ne voulait pas faire un dossier sur les prisons, mais un film de cinéma où on embarque le spectateur avec nous. La question restait toujours, est-ce que le film qu'on fait est une expérience de cinéma ? On ne voulait pas que le spectateur soit tout le temps oppressé, mais qu'il soit au plus près de ce qui se passe dedans. Donc la dureté, mais aussi l'humanité, les rires.

« C'EST POURTANT UN MONDE OÙ SURGIT TOUT LE TEMPS L'HUMANITÉ. C'EST ÇA QUI EST INCROYABLE, QUI NOUS A SURPRIS. »

Autre séquence frappante par son contenu et sa forme, la réunion d'un détenu avec ses juges et son avocat par vidéoconférence.

AO - C'est une commission d'application des peines. Au 2/3 de la peine, il s'agissait de juger si l'individu peut sortir ou non, terminer sa peine à l'extérieur (avec bracelet ou accompagnement) ou non. C'est ce que réclame l'homme dans cette scène, qui veut revoir ses enfants. Avant, ça se passait comme ça, en vidéoconférence, parce que ça coûtait moins cher que de déplacer un tribunal dans la prison. Aujourd'hui à la prison des Baumettes il n'y a plus de commissions d'application des peines qui se déroulent par visioconférence. Ce qui est une bonne chose car cela ne respecte pas les droits de la personne détenue. Dans la séquence, on voit que l'avocat du prisonnier siège aux côtés des juges. Le détenu ne peut communiquer librement avec sa défense. Il entend mal la procureure qui porte l'accusation, il n'est pas en mesure de se défendre correctement. C'est là une Justice qui expédie son jugement en quelques instants : ce détenu restera en prison et ne pourra bénéficier d'une sortie anticipée. L'accès au droit de se défendre en détention est là bafoué. La France a été 17 fois condamnée par la Cour Européenne des Droits de L'Homme pour ses conditions de détention.



Les prisons sont connues pour être des foyers de radicalisation islamiste. Vous choisissez plutôt de montrer un détenu pour qui la conversion à l'islam constitue un apaisement.

JRV - En plus, le gars se convertit au moment des attentats de Charlie, ce qui est quand même assez particulier. En tant que converti en prison, il devient automatiquement fiché S. Ce personnage a l'air de très bien savoir où il est, mais il a aussi un comportement rigide, il ne sourit pas, ça perturbe un peu. Bon, c'est un instant dans la prison saisi sur le vif, on n'a pas vu ce personnage souvent, on ne l'a pas creusé. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne correspond pas aux poncifs du détenu radicalisé.

DES HOMMES s'intéresse aussi au personnel pénitentiaire, dont des femmes, qui essaient de faire leur travail avec humanité et respect.

AO - On a beaucoup filmé une jeune femme qui dirige le bâtiment B qui compte 546 hommes. Elle sait que si un détenu n'a pas son tabac pour le week-end, ça peut devenir un drame, un déchaînement de violence. Elle sait aussi que si on est pauvre et seul à l'extérieur, on l'est encore plus à l'intérieur. Cette femme cherche à ce que ça se passe le moins mal possible, elle se débrouille pour fournir du tabac un vendredi soir à un homme qui n'a plus d'argent. Un paquet de cigarettes dans la cour de promenade coûte 50 euros. Elle traite ces hommes avec humanité. Elle est face à leurs failles, leurs douleurs, leur solitude, et elle gère ça aussi.

Les femmes qui gèrent les bâtiments de détention sont face à la folie, de façon très régulière. Il existait un bâtiment pour les personnes vulnérables, le bâtiment C. C'est là que l'on enferme les détenus menacés de mort ainsi que les trisomiques. Il n'y a personne pour surveiller ce bâtiment la nuit, faute d'effectifs. Le lendemain, les surveillants ouvrent les portes en espérant que le sang n'ait pas coulé. Souvent, les chefs de bâtiment ont à gérer

**« LA PRISON, C'EST
NOTRE SOCIÉTÉ EN
VERSION CAUCHEMAR.
TOUT Y EST ET TOUT Y
EST AMPLIFIÉ. »**

des hommes dont la place devrait être en hôpital, ou en soin. Moins il y aura de place et de moyens pour soigner les maladies mentales dont souffrent les marginaux qui se retrouvent enfermés en prison, et plus la récidive sera forte. Il faut soigner ces gens. La prison ne le peut pas.

JRV - La prison est un corps, un biotope, un tout. Un corps malade à l'intérieur duquel tout le monde essaye de vivre ensemble plus ou moins bien. Car ils sont tous contraints de vivre ensemble.

Dans cet ensemble, il y a les dominants et les dominés, mais aussi des sous-catégories de dominants et dominés au sein des dominés. Mais ce n'est pas la caricature binaire avec d'un côté les matons sauvages, violents et de l'autre les détenus victimes. Le film montre que c'est plus complexe, avec tous ces rapports sociaux d'organisation, de domination, de dialogue.

AO - La prison, c'est notre société en version cauchemar. Tout y est et tout y est amplifié : les dominants et ceux qu'ils dominent, la pauvreté, les addictions, la folie, la virilité...

JRV - Mais grâce à ces moments de dialogue, d'humanité, on ne se retrouve jamais à filmer des situations misérabilistes. Il y a toujours une force, une dignité qui se dégage de ces personnages.

On se dit que le montage a été une phase essentielle de ce film. Combien d'heures de matériau aviez-vous, et quelles ont été les options qui vous ont guidés dans cette phase de votre travail ?

JRV - D'abord, on avait avec nous Catherine Catella, une virtuose du montage. Elle a une grande sobriété, une excellente notion des structures et des temps justes... Elle sait laisser vivre un plan, mais sans jamais glisser vers l'auto-contemplation de nos propres plans. On avait une belle matière pléthorique, si bien que notre principale question consistait à se demander de quoi on allait se passer. On aurait pu faire un film de deux heures sans problème. Mais justement, on s'est dit qu'il fallait y aller avec parcimonie, jouer la rareté, ne pas tomber dans la volonté d'en dire plus ou d'en dire trop.

Pourquoi avez-vous monté quelques paroles de détenus en off ?

JRV - C'était comme un hommage à Johan Van Der Keuken, l'un de nos pères. J'aimais bien ça, ça permet une double lecture des personnages : on entend comment le discours et la pensée se construisent et on lit le visage à l'image. Son et image ne sont pas enregistrés au même moment et ça permet d'avoir accès en même temps à l'intériorité et à l'extériorité du personnage. Notre montage est celui d'un film sans personnage principal, sans histoire au sens de « il était une fois »... La réussite de cette écriture tient beaucoup au travail avec Catherine.



BIOGRAPHIES DES RÉALISATEURS ALICE ODIOT ET JEAN-ROBERT VIALLET

Alice Odiot

Prix Albert Londres 2012 pour **ZAMBIE, À QUI PROFITE LE CUIVRE ?**

Après une carrière en presse écrite, Alice Odiot s'est immergée dans le monde fermé du travail et de la finance pour les besoins de différents films. Son premier récit documentaire l'amène à dévoiler un mécanisme d'évasion fiscale dans le commerce des matières premières sur plusieurs continents. Des bureaux de licenciés aux cabinets d'avocats internationaux, elle filme du côté de ceux qui décident des mécanismes de domination économique. Puis elle signe avec Jean-Robert Viallet deux films sur des femmes confrontées à la prison dans la région de Marseille où elle vit. Ce qui l'amènera à entrer en immersion aux Baumettes plusieurs années et à s'interroger sur la façon dont se rend la Justice. Un questionnement au centre de ses prochains projets.

Jean-Robert Viallet

Prix Albert Londres en 2010 pour sa trilogie **LA MISE À MORT DU TRAVAIL**.

Jean-Robert Viallet est réalisateur et journaliste. Il est aussi le réalisateur d'une série documentaire qui raconte les liaisons dangereuses entre vendeurs d'armes et partis politiques français, à propos de laquelle le quotidien Le Monde écrivait : « *Aussi haletante, alambiquée et humainement puissante que les meilleures séries de fiction, **MANIPULATIONS UNE HISTOIRE FRANÇAISE**, méritera d'être revue en regardant les six épisodes à la suite, pour mieux en goûter l'exaltante et terrifiante dramaturgie* ». Son dernier film, **L'HOMME A MANGÉ LA TERRE** a connu un grand succès d'estime et rencontré un public très large.



LISTE TECHNIQUE

Société de production
Producteur
Productrice associée
Scénario et réalisation

Photographie
Premier assistant opérateur
Montage
Étalonnage
Musique originale
Son

Chef machiniste
Post-production
Distribution

Unité de Production
Bruno Nahon
Caroline Nataf
Alice Odiot
Jean-Robert Viallet
Jean-Robert Viallet
Benjamin Géminel
Catherine Catella
Kevin Stragliati
Marek Hunhap
Georges-Henri Mauchant
Frédéric Salles
Jérôme Wiciak
Nicolas Éon
Astrid Lecardonnell
Rezo Films